

> terrain demeuraient parfois impénétrables, elle eut souvent des éclairs qui lui permettaient de connecter des informations dispersées afin de proposer des interprétations novatrices.

Ce fut par exemple le cas lors de son projet au Venezuela. Contrairement à une idée préconçue, souvent acceptée dans l'archéologie amazonienne de l'époque, elle constata qu'en réalité les restes de plantes carbonisées étaient abondants dans les dépôts archéologiques domestiques. Elle a ainsi collecté 372 grains de maïs dans des niveaux de fouille datés entre 600 avant notre ère et 1500 de notre ère. Cela peut sembler peu, mais pour les archéologues une telle découverte est considérable. Anna Roosevelt s'est appuyée sur celle-ci pour forger l'hypothèse d'une agriculture reposant en majorité sur le maïs depuis quelques siècles avant la conquête européenne. Une proposition que d'autres recherches entreprises ailleurs en Amazonie ont confirmée plus de vingt ans après.

Anna Roosevelt balaya ainsi la vieille certitude que le manioc avait été de tout temps, comme de nos jours, la plante dominante du régime alimentaire amazonien. L'archéologue suggéra que le manioc avait été la principale plante originellement cultivée sur les champs surélevés, de petites buttes de terre disposées géométriquement dans les savanes saisonnièrement inondées. Puis que le maïs l'avait remplacé il y a environ mille deux cents ans. Ce changement correspondait d'ailleurs à l'expansion vers l'est, jusqu'à la côte des Guyanes, des agriculteurs sur champs surélevés de la région.

Une carte gastronomique des sociétés en place au dernier millénaire avant la conquête européenne se dessinait peu à peu. Certains Amérindiens fondaient leur subsistance sur la culture des tubercules ou du grain, mais ne dédaignaient pas le gibier de chasse et de pêche, tout comme la collecte de mollusques d'eau douce. D'autres préféraient exploiter en priorité les ressources aquatiques, tandis que quelques-uns étaient exclusivement pêcheurs, chasseurs ou plutôt collecteurs. Ces différentes populations entretenaient en outre des relations commerciales étroites pour échanger leurs aliments, mais également leurs objets manufacturés, leurs produits locaux et même leurs femmes.

ANNA ROOSEVELT ET LE BÂTON DE « TEDDY BEAR »

Ainsi, les découvertes d'Anna Roosevelt contredirent radicalement les affirmations de Betty Meggers. Loin de n'être que de passives marionnettes de la forêt, les Amérindiens avaient développé des cultures très avancées tout en profitant des bienfaits insoupçonnés de leur environnement. Bien plus, les berges des grands fleuves avaient connu un peuplement

dense et avaient été le berceau d'innovations spectaculaires, comme la céramique ou la domestication de nombreuses plantes. Ainsi, la plus ancienne poterie des Amériques avait été élaborée en aval de l'Amazone, dans des abris-sous-roche et sur des tertres de coquillage. Ces sites, fouillés par Anna Roosevelt, détrônèrent ceux de culture Valdivia de la côte pacifique d'Équateur, longtemps considérés comme le premier foyer céramique. Ils prouvèrent que mille cinq cents ans auparavant, vers 4500-6000 ans avant notre ère, les Amazoniens s'essayaient déjà à la terre cuite.

LE CAUCHEMAR DE L'ARCHÉOLOGUE

Dans les années 1950, Betty Meggers et Clifford Evans quittèrent la façade atlantique de l'Amazonie pour explorer le piémont des Andes, où ils prospectèrent la vallée du Napo, en Équateur. À leur retour à Washington, les deux savants rédigèrent un livre rendant compte de leurs belles découvertes. Texte édité,

dessins, photographies et tableaux partirent chez l'imprimeur avec d'autres manuscrits académiques. Et là ce fut le drame, la hantise de tout chercheur. Un mois plus tard, l'imprimeur appela, impatienté car il attendait toujours les originaux. L'horrible vérité se fit jour : à la suite d'une succession de mauvaises manipulations, tout était parti au pilon. Un an de travail avait fini dans un broyeur avant d'être brûlé. À l'époque, pas de sauvegarde sur disque dur, tout était dessiné à la main et rédigé à la machine à écrire. Avec le peu de documents restants, toute l'équipe de l'institut Smithsonian se mit à la tâche pour reconstituer le plus fidèlement possible le livre prévu, qui sortit finalement en 1968.



Plat funéraire au décor multicolore de culture Napo (Équateur), luxueusement présenté dans le livre de Betty Meggers et Clifford Evans en 1968.

Betty Meggers prit ces idées comme un crime de lèse-majesté. Elle entama alors une guerre intellectuelle sans merci contre sa concitoyenne hérétique. À partir des années 1980, les deux chercheuses se livrèrent un combat mutuel, aucune n'épargnant son adversaire pour faire admettre son opinion au plus grand nombre. Betty Meggers prenait un malin plaisir à recenser dans des revues scientifiques chaque nouvelle publication de sa meilleure ennemie. Elle invalidait par exemple la pertinence de ses fouilles en montrant que des niveaux stratigraphiques ne se joignaient pas sur un dessin de coupe ou que les comptages ne correspondaient pas. De son côté, Anna Roosevelt s'ingéniait à démonter pièce par pièce les argumentaires de Betty Meggers, dénonçant la proposition de l'introduction de la poterie depuis le Japon tout en défendant l'existence du foyer céramique plus ancien qu'elle avait fouillé en Amazonie inférieure. Les noms d'oiseaux fusaient, mais cela ne volait pas toujours très haut. Armée du même bâton qu'affectionnait son illustre arrière-grand-père, le président états-unien Theodore Roosevelt, pour mener ses débats (le président Roosevelt, «Teddy Bear», disait à propos de la politique étrangère qu'«il faut parler calmement tout en tenant un gros bâton»), l'archéologue imposa peu à peu son point de vue.

UNE POLÉMIQUE DURABLE

Un irréconciliable conflit opposait donc systématiquement Betty Meggers à Anna Roosevelt. La première clamait que le «paradis contrefait» de l'Amazonie ne pouvait soutenir de fortes populations, tandis que sa contradictrice affirmait que cette forêt sempervirente tropicale avait connu de fortes démographies et des avancées technoculturelles essentielles. Les récentes découvertes de la recherche donnent plutôt raison à cette dernière. Même si les découvertes postérieures, à partir des années 1990, ont invalidé certaines inférences d'Anna Roosevelt, comme celle de denses communautés peuplant des villages très étendus, sa vision d'une Amazonie précolombienne prospère demeure beaucoup plus convaincante que son opposée.

La polémique ne s'est pas pour autant éteinte aujourd'hui. Elle a intégré plusieurs disciplines scientifiques tout en se déplaçant vers le champ de l'écologie. Ainsi, toute publication des adeptes de l'écologie historique – une approche qui observe les dynamiques paysagères induites par l'interaction des humains et du milieu sur le temps long – provoque immédiatement une réponse des écologues plus stricts, et *vice versa*. En fait, cette opposition est surtout formelle, car leurs acteurs sont en réalité souvent en grande partie d'accord sur le fond. Cette controverse a au moins l'avantage d'enrichir le débat tout en rendant particulièrement visible, par



LES ANCIENS MODÈLES DE PEUPLEMENT DE L'AMAZONIE

À partir des années 1950, Betty Meggers défendit l'idée que les civilisations avaient émergé en Amérique du Sud selon un modèle diffusionniste : les développements culturels seraient nés dans les Andes puis descendus vers l'Amazonie de l'est (flèches blanches). Mais en 1970, l'archéologue Donald Lathrap lui opposa un modèle cardiaque : de grandes vagues culturelles se seraient répandues à partir de l'Amazonie centrale (flèches rouges). Aujourd'hui, les chercheurs reconnaissent plutôt plusieurs foyers culturels distincts en Amazonie. Meggers soutenait aussi le classement de niveaux culturels en fonction de la géographie proposé en 1948 par l'anthropologue Julian Steward : les empires de hautes civilisations dans les Andes, les chefferies théocratiques et militarisées au nord et dans les Grandes Antilles, les villages fermiers des tribus dans la forêt tropicale, les hameaux fermiers dans le désert, les groupes nomades pêcheurs et collecteurs dans le cône sud. Plus personne n'accrédite cette classification.



► l'abondance de publications qu'elle suscite, l'interaction des humains et de la nature en Amazonie à l'époque précolombienne.

Reste que le point de désaccord des spécialistes concerne le réel impact humain précolombien sur les écosystèmes amazoniens et, de là, sur la démographie ancienne. Les interprétations s'appuient maintenant sur des données quantifiées allant de l'observation macroscopique à celle microscopique, avec des moyens techniques de pointe. Pourtant, la virulence des débats n'a rien perdu en intensité. Dans certaines publications et surtout lors de congrès, on continue d'étriper à volées d'adjectifs, on abat par salves de soupçons et on lynche à coups d'articles vénénux. Le terreau de l'archéologie amazonienne moderne a donc été un violent conflit radical d'écoles de pensée conduit par deux femmes aux convictions fermes.

UN RICHE HÉRITAGE, TOUJOURS AU FÉMININ

Ainsi, peu à peu à partir des années 1980, l'archéologie a pris un nouveau visage, moins engoncé dans de vieux préjugés et plus ouvert aux idées nouvelles. Dans le même temps, les méthodologies des disciplines connexes ont connu également des progrès notables, qui révolutionnaient les méthodologies de terrain et de laboratoire. Des perspectives insoupçonnées se sont alors ouvertes aux chercheurs dans la lecture des registres du sol, des plantes, des charbons, des isotopes et autres éléments microscopiques marqueurs d'événements passés.

Les méthodes de terrain ont aussi radicalement changé grâce à des approches interdisciplinaires et des collaborations multiculturelles impliquant les peuples autochtones. Les techniques se sont améliorées, notamment dans la collecte et l'analyse des données dans les disciplines dites «de l'archéométrie». Le chercheur réussit maintenant à entrer dans l'intimité des plantes par les microrestes botaniques, des vestiges osseux par les isotopes, ou

des sols par les carbones et autres nutriments. Par exemple, en grattant des outils de pierre utilisés pour la cuisine ou des récipients céramiques de cuisson, on arrive à récupérer des grains d'amidon ou des phytolithes, des micro-particules de silice dont l'aspect est propre à chaque espèce de plante, ce qui permet de déduire quelles plantes y furent préparées et consommées.

Dans un autre domaine, le lidar aéroporté, une méthode de télédétection optique, perce la canopée de son faisceau de lumière laser pour fournir une image précise du modelé de la superficie vierge de toute végétation, permettant ainsi de repérer des terrassements précolombiens. De plus, la science n'est plus confinée aux mains d'obscurs académiques cloîtrés dans leur tour d'ivoire. De nouvelles préoccupations apparaissent comme la pratique d'une archéologie publique, l'intégration dans l'éducation des populations, la conservation du patrimoine culturel autochtone ou la protection des ressources culturelles et écologiques.

Ainsi, à ses débuts, l'archéologie amazonienne se satisfaisait d'un schéma lisse et carré qui comprimait l'histoire du peuplement dans un paradigme déterministe réducteur. Mais, depuis, une recherche plus objective et adaptée a pointé à l'inverse vers plus de diversité, avec une myriade de cas particuliers qui ne rentrent pas dans une norme unique. Là encore, si les hommes ont participé à ce dynamisme, ce sont les femmes qui ont joué un rôle de premier plan. Nombreuses sont celles qui ont conduit des projets scientifiques et soutenu des thèses de doctorat. Logiquement, elles ont accédé à des postes dans les universités, les musées et les institutions de recherche. De fait, aujourd'hui encore, la recherche archéologique amazonienne est en grande partie menée par des femmes. En 2017, elles étaient 468 pour 385 hommes à la Société d'archéologie brésilienne et, dans la section amazonienne, 91 femmes pour 59 hommes. Du moins en archéologie, les Amazones ne sont plus un mythe. ■

Trois représentantes de la nouvelle génération. La Brésilienne Anne Rapp Py-Daniel est la première spécialiste de l'archéologie funéraire en Amazonie (à gauche).

La Bolivienne Carla Jaimes Betancourt, tamisant ici des sédiments, se dédie à l'archéologie des Llanos de Mojos, immenses étendues herbeuses inondables de son pays (au centre).

La Brésilienne Gabriela Prestes-Carneiro a lancé l'étude des ossements de poisson, comme ici sur le monticule artificiel de coquillages de Monte Castelo (à droite).

BIBLIOGRAPHIE

S. Rostain, **Amazonie, l'archéologie au féminin**, Belin, 2020.

S. Rostain, **Amazonie. Les 12 travaux des civilisations précolombiennes**, Belin, 2017.

C. Fernandes Caromano et al., **Nem todas são Betty ou Anna : o lugar das arqueólogas no discurso da arqueologia amazônica**, *Revista de arqueologia*, vol. 30(2), pp. 115-129, 2017.